

mais la nuit (à moins toutefois qu'ils ne la passassent à dormir) il n'y en avait pas un qui sût s'y reconnaître et dire quelle heure il était. Le second frère vend sa faucille dans une île où l'on ne fauchait pas le blé, mais où on l'abattait à coups de canon. Le troisième enfin vend son chat au roi d'une île désolée par les souris. Mais, après avoir tué un nombre immense de souris dans le château, le chat eut soif et se prit à crier : *miaou ! miaou !* Le roi prit peur, lui et tout son monde. On bombardait le château, mais le chat s'échappa par la fenêtre.

Dans le conte tchèque, le frère aimé vend sa faucille au roi d'un pays où les gens arrachaient l'herbe avec leurs mains. Le second vend son coq au roi d'un pays, où les gens devaient quotidiennement accompagner le jour qui s'en allait et aller le lendemain matin à sa rencontre. Le troisième vend son chat au roi d'un pays désolé par les souris. Comme celui-ci retourne déjà chez lui, le roi lui envoie un messenger et lui fait demander ce que mangera le chat, quand il n'aura plus de souris. « Vous-même » répond-il. Le messenger transmet cette réponse au roi qui, effrayé, fait garder avec soin la chambre où se trouve le chat. Mais celui-ci saute par la fenêtre et s'échappe.

M. Grimm, dans le commentaire du conte cité plus haut, rappelle le 44^e chapitre de l'*Histoire des bons bourgeois de Schildburg* ou du *Lalenbuch* (1). Les bourgeois qui avaient beaucoup de souris, achetèrent un chat d'un homme qui passait dans leur ville, et lui envoyèrent peu après un messenger pour savoir ce que mange cet animal. Le vendeur répondit : *Was man ihr beut* (ce qu'on lui donne). Mais le messenger entendit : *Vieh und Leut* (bêtes et gens). Les bourgeois effrayés mettent le feu à la maison où se trouve le chat, et quand celui-ci saute sur une maison voisine, à celle-ci encore, et ainsi de suite, et quand enfin le chat se sauve vers eux, ils s'enfuient dans les bois avec femmes et enfants, et laissent brûler toute la ville.

Dans de nombreux contes, il est question d'un homme qui vend un ou plusieurs chats dans un pays où cet animal est inconnu et que désolent rats et souris ; mais comme ils n'ont que ce trait de commun avec le conte qui nous occupe maintenant, je n'ai pas à en parler ici.

Reinhold KOEHLER.

(1) L'ouvrage appelé tantôt *Der Schildbürger Geschichten und Thaten* tantôt *Das Lalenbuch, Geschichten und Thaten der Lalen zu Lalenburg* date de la fin du XVI^e siècle. C'est un recueil de traditions et de contes qui se racontaient originairement et se racontent encore aujourd'hui en diverses localités, mais qui, dans ce livre, sont mis sur le compte d'une localité unique, Schildburg ou Lalenburg. Schildburg et Lalenburg sont des noms inventés, mais le premier n'est très-vraisemblablement qu'une légère modification du nom de Schilda, petite ville de Saxe qui passa jusqu'à notre époque pour une Abderé de l'Allemagne. En 1747 J. C. Langner a écrit une défense de la ville de Schilda « contre ces vulgaires et inconvenantes imputations. »



L'OURSON (1).

CONTE BASQUE.

Jadis une jeune fille, allant de Mendive à Otchagaría (d'Espagne), rencontra un ours dans la forêt d'Iraty (2). Si elle l'avait regardé d'un air délibéré, elle l'aurait fasciné, mais elle en eut peur et baissa les yeux. L'ours, encouragé par la timidité de la jeune fille, s'approcha, la prit sur son dos et l'emporta à son trou. Ils eurent ensuite un petit.

La mère et le fils vécurent dans le trou jusqu'à ce que le petit eût six ans. Tous les jours, l'enfant visitait la pierre qui bouchait l'entrée et s'essayait à la soulever. Il disait à sa mère : — Petit à petit, je soulèverai ceci. — Un beau jour, il en vint à bout, et la mère et le fils s'échappèrent.

Ils rencontrèrent un vacher qui les recueillit et nourrit le garçon du lait d'une de ses vaches qu'il tétait à même. Bientôt le garçon devint fort, de sorte que le vacher et les voisins craignirent qu'il ne leur arrivât malheur. C'est pourquoi ils s'entendirent pour le perdre avec les bergers d'un cayolar (3) voisin dont les chiens étaient redoutés pour leur férocité. Un jour donc que le feu était éteint, ils envoyèrent le garçon en chercher, et lâchèrent les chiens après lui. Mais, avec une simple baguette dont il était muni, le garçon battit les chiens et les éloigna. Ensuite il prit du feu et revint vers le vacher.

Les bergers s'enfuirent.

Le vacher, qui avait espéré que les chiens l'auraient dévoré, s'étonna et s'effraya ainsi que les voisins. On forma donc un nouveau plan pour le perdre ; car, malgré sa fidélité à son maître, il était redoutable par sa force. Un jour qu'une bande de loups rôdaient autour de la borde, alléchés par l'odeur des veaux qui y étaient enfermés, le vacher lui dit : — Va me réunir ces veaux. — Le garçon y alla en courant, arracha un hêtre de douze ans, et s'en servit pour faire entrer les loups dans la borde. Il les enferma et revint auprès du vacher. Le vacher lui demanda : — As-tu enfermé les veaux ? — Oui, dit le garçon, ils sont dans la borde, avec les autres.

Le berger ne perdit pas de temps pour y courir.

Quant au garçon, il s'en alla on ne sait où (4).

Récité par Jean Etchemendy, de Mendive.

J.-F. CERQUAND.

(1) *Hartch ume*, petit d'ours.

(2) Belle et vaste forêt sur la frontière, au sud-est de Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle est inexploitée. Les ours ne se trouvent pas dans les Pyrénées basques, mais sur les sommets voisins qui dominent les vallées béarnaises d'Aspe et d'Ossau.

(3) Le cayolar et la borde abritent pendant la nuit les bergers et les troupeaux. Placés sur les pentes gazonnées des montagnes, loin des habitations, ils offrent toujours un accident pittoresque dans le paysage désert.

(4) La première partie de ce conte peut être rapprochée de *Jean de l'Ours* (*Mél.*, col. 110) ; la seconde paraît rattachée aux légendes du Roland basque.